

d'une source, mais de la même réserve souterraine que celle à laquelle s'alimentait le *kārēz* voisin.

Nombreuses et laborieuses investigations sur place accomplies et mûre réflexion faite, nous n'hésitons pas à reconnaître que le système *kārēz* n'est ni périmé ni condamné et que durant de longues années à venir encore les populations de l'Iran, de l'Afghānistān et du Baloutchistān vont arroser leurs cultures de blés ou de légumes avec l'eau que fourniront les *kārēz*.

MOUSSA OUMAR SY

LE DAHOMEY: LE COUP D'ÉTAT DE 1818

Le roi Agonglo, qui régna de 1787 à 1818, fut très embarrassé quand le moment vint pour lui de désigner un successeur, comme le voulait la tradition. Lequel de ses fils devait-il choisir, en ne considérant que deux seuls principes: les intérêts du royaume et les exigences de la coutume?

Sa préférence allait au prince Toffa, qu'il aimait et admirait beaucoup. Mais Toffa était l'homme des extrêmes. Sa bravoure était telle qu'il n'hésiterait pas à soutenir, à lui seul, une lutte contre une armée tout entière; sa droiture exemplaire le poussait à considérer toute circonstance atténuante et toute raison d'état comme une injustice ou une lâcheté. Et Toffa était orgueilleux, entêté, susceptible. Autant de défauts qui détruiraient rapidement le royaume, de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur, et le mènerait à court terme à sa ruine. Et puis Toffa avait pour les Blancs un profond mépris. Il trouvait injustifiée la sollicitude que le roi, beaucoup plus que ses prédécesseurs, leur témoignait. Pour Toffa, les Blancs sont obséquieux, lâches, poltrons, vantards. Ils se plaisent à répéter à leurs employés — qui leur sont souvent fournis par la Police Secrète¹ qu'ils ont horreur des Coutumes Annuelles². Pourtant ils y assistent, apportent leur contribution et félicitent le roi qui ne les oblige aucunement à le faire. Ils tremblent comme des feuilles mortes au moment des décapitations en série, ce qui ne les empêche pas d'affirmer qu'ils ont été soldats et que leurs souverains ont des armées redoutables. Voyez surtout comment ils se comportent entre eux à Ouidah! *Glin-ci* et *Zodiagué*³

¹ Moussa Oumar Sy, *Le Dahomey, Gouvernement et Administration*, „Acta Ethnographica“, tome XII, fasc. 3—4, Budapest 1963, pp. 344—345.

² Fête nationale dahoméenne au cours de laquelle se déroulaient les sacrifices humains.

³ *Glin-ci* = Anglais; *Zodiagué* = Français, et d'une manière générale tous les Européens dont la nationalité leur était inconnue.

sont comme Dahoméens et Yoruba⁴, et tous deux éprouvent pour l'*Agouda* les mêmes sentiments que lui, Toffa, nourrit à l'égard d'eux tous. Et ce n'est pas tout! Le mercantilisme et la jalousie ne poussent-ils pas ces mêmes tribus à s'espionner réciproquement pour aller raconter au Yévogan⁵ des crimes qui n'existent, le plus souvent que dans leur fiévreuse imagination?

Non, Toffa ne portait pas dans son cœur ces turbulents protégés de son père. Cela irritait Agonglo dont la conduite était dictée par l'amitié aussi bien que par l'intérêt. Toffa ne sera donc pas roi du Dahomey.

Le prince Adouconou: Sur le plan moral, il représente l'idéal que s'évertue à découvrir Agonglo. Homme sage, il est dépourvu de tous ces complexes qui affligent ces princes. Hélas, son physique le dessert abondamment. Le prince Adouconou ne passait pas pour être un homme particulièrement beau. Son embonpoint le déformait singulièrement. Le roi l'aurait-il choisi que le Conseil du trône, qui siège après la mort de ce dernier pour juger en toute indépendance la décision royale, le déshériterait. Norris l'a écrit, les traditionalistes l'ont confirmé: „si quelque défaut ou quelque vice de corps le (l'héritier présomptif) fait regarder, par ses ministres comme indigne d'être élevé à un aussi haut rang, ils ont le pouvoir de le rejeter, et de choisir, parmi les autres enfants du feu roi, celui qui leur paraît le plus digne“⁶. Il faut aux Dahoméens un idole qui mérite, à tout égard, leur fierté.

Mais nul n'était besoin d'accabler le malheureux prince qui s'attendait à être désigné. Aussi, fut-il simplement expliqué au public — et c'était vrai — qu'un des orteils du prince, „à la suite de quelque accident, chevauchait sur l'orteil voisin“⁷. Notons que cet alibi donna naissance à une superstition: „Une pareille

⁴ Des guerres opposeront ces deux peuples presque continuellement durant toute l'existence du royaume du Dahomey. Français et Anglais semblaient mépriser les Portugais.

⁵ Gouverneur de Ouidah. Voir mon étude mentionnée (ci-dessus), p. 361.

⁶ Robert Norris: *Mémoires du règne de Bossa Ashadée roi de Dahomé*, Paris 1790.

⁷ Dunglas (citant le Docteur Mac Leod), „Etudes Dahoméennes“, No 20, p. 34.

malformation, révèle Dunglas, congénitale plutôt qu'accidentelle passe pour porter malheur“⁸.

Agonglo se rabattit sur le prince Landé, frère utérin d'Adouconou dont il était le cadet. Brave, digne, orgueilleux — juste la dose qu'il faut —, charmant tel était le prince Landé. Physiquement, ce n'est pas seulement son corps harmonieux qui assurait son avantage, mais son épiderme dont le teint cuivré rappelle la couleur de la panthère⁹. Le roi hésita pourtant, car le destin a déjà disposé du sort de ce prince. En effet, selon les devins, c'est l'arrière grand-père de celui-ci, le roi Tegbessou (1732—1774), qui s'est réincarné en lui. Il subira donc infailliblement le sort de ce dernier dont les quarante deux années de règne furent la période la plus troublée que le Dahomey ait connue. Comme Tegbessou, il n'aura pas seulement l'ennemi du dehors à combattre, mais aussi les princes, les grands-*cabécères*¹⁰ et le peuple dahoméen lui-même. Agonglo hésita.

Et le prince Tômétin? Ame généreuse, tempérament fougueux, défaut de jugement, crédule. Il sera toujours prêt à se sacrifier pour la grandeur du Dahomey, mais son extrême générosité l'empêchera de distinguer ses amis de ses ennemis.

Le prince Gankpé rallierait, sans aucun doute, tous les suffrages. C'est Ouegbadja¹¹ lui-même qui s'est réincarné en lui. Mais il n'a même pas encore dix ans. Et il n'est pas question de confier le trône à un régent. N'est-ce pas ainsi que Ganhéhéson et Agbo Sassa perdirent leur trône l'un au bénéfice de Dakodonou (1625—1645), l'autre d'Agadja (1708—1732)?

⁸ Dunglas, *loc. cit.*, p. 34.

⁹ Selon la légende, la famille royale descend d'Agassou, qui serait le fils d'une panthère et d'une femme. D'où le nom d'Agassouvi („enfant d'Agassou“) que portent les descendants de cette famille.

¹⁰ Notabilités du royaume auxquelles sont confiés le gouvernement et l'administration. Voir mon étude, déjà citée, p. 352.

¹¹ 2e roi du Dahomey, considéré comme en ayant été le fondateur. Il organisa le royaume et édicta des lois qui devaient être appliquées par tous ses successeurs. Rois et sujets Dahomey l'ont vénéré. On dit: „le royaume de Ouegbadja“, pour désigner le Dahomey, „chausser les sandales de Ouegbadja“ (cérémonie qui a effectivement lieu au moment de l'intronisation), pour dire, monter sur le trône, etc.

Les autres princes ne remplissant pas les conditions requises pour être roi, Agonglo désigna alors Landé pour le succéder. Fa¹², consulté, avait prédit que le Dahomey connaîtrait des temps douloureux, mais qu'il en sortirait plus grand que jamais.

Landé porta donc le titre de *Vi-Daho*¹³ et échangea son nom contre celui d'Avungbéto qui lui fut donné par son père, suivant la coutume. Comme tout prince héritier, il gouverna pratiquement le Dahomey en collaboration avec son père, lors des dernières années du règne de celui-ci. Ce stage parut concluant pour les membres du Conseil du Trône qui, à la mort d'Agonglo, lui chaussèrent les sandales de Ouegbadja. L'usage voulant qu'à l'occasion de son intronisation le roi du Dahomey prononce une phrase de laquelle devait être tiré le nom par lequel il serait désigné et qu'il entrerait dans l'histoire, le prince Landé avait dit:

„*Adan To do Zanbo flipli glo*“, c'est-à-dire: „le courageux étend sa natte, et pour le rouler, impossible“. Cette phrase s'explique ainsi: avant qu'il ne fut officiellement monté sur le trône, celui qui devint le roi Adandozan eut connaissance des tractations faites par ses frères en vue de le déshériter. Devenu le souverain du Dahomey, il voulut les persuader du fait que le plus méritant des fils d'Agonglo — lui Adandozan — dormirait désormais au palais et qu'il était impossible de l'en déloger parce que la décision qui consacrait sa fortune était irrévocable. Aucun autre roi ne pouvant être nommé avant sa mort, pourquoi s'évertuer à monter des complots¹⁴?

¹² Esprit qui préside à la divination.

¹³ Littéralement: grand-fils. Titre que porte le prince héritier.

¹⁴ Selon Dunglas („Etudes Dahoméennes“ No 20, p. 35), la phrase prononcée par Adandozan signifiait: „Quand le courageux a étendu sa natte pour dormir, personne n'ose la replier, de crainte de la déranger“.

Pour Paul Hazoumé (*Le pacte du Sang au Dahomey*, p. 27), il s'agirait plutôt de la phrase suivante: „*Adan* (force) *to* (père) *do* (étend) *zan* (la natte) *bo* (et) *flipli* (la rouler) *glo* (était impossible), c'est-à-dire, „le puissant exproprie le faible, qui ne peut pas protester. Cette interprétation semble avoir été faite après le coup d'état qu'elle est destinée à légitimer. On sait par ailleurs que le Dahomey est le pays des jeux de mots.

Adandozan prouva, vingt ans durant, qu'il était de taille à diriger le Dahomey. Son attitude en face de l'ennemi lui valut le respect et l'admiration de son peuple fier et belliqueux. Il jugea d'autre part que l'habitude prise par les rois du Dahomey de suivre l'armée confortablement installé dans un palanquin manquait de dignité. Aussi adopta-t-il le noble exemple de Ouegbadja qui se plaçait à la tête de ses soldats. Adandozan est le seul roi sur lequel toutes les traditions sont unanimes: Lors des batailles, il combattait au milieu de ses guerriers, habillé comme eux, „car il ne voulait pas que dans l'esprit de ses sujets un doute subsistât sur sa bravoure guerrière; il fallait au contraire leur démontrer qu'il était bien digne de la place qu'il occupait dans le Danhomê de Ouegbadja“¹⁵.

Adandozan s'attaqua, bien entendu aux ennemis classiques du Dahomey: Ouéménou, Mahi et Yoruba. Il franchit l'Ouémé, ravagea Dangbo, importante ville ouéménou dont Affoko, petit-fils de Yahassé Kpolou, avait fait la capitale du royaume Ouéménou après le désastre de Lissézoun¹⁶. Le roi du Dahomey se tourna ensuite du côté des Mahi et investit les villages de Awaya, Kpeigni, Tognon, Glazoué et Fita. Il n'envahit pas le puissant royaume Yoruba d'Oyo, mais aux envoyés de l'Alafin venus lui réclamer le tribut que le Dahomey payait depuis 1729, il „remit un grand parasol, sur lequel était cousue une découpe en étoffe représentant un singe qui, d'une main, portait un épi à sa bouche, et de l'autre essayait d'en saisir un autre“. A cette allégorie qui lui faisait remarquer que ses richesses auraient dû l'amener à se passer du tribut, le roi d'Oyo répondit en envoyant à Adandozan une houe, lui conseillant ainsi de cultiver la terre s'il se sentait pauvre au point de ne pouvoir payer ses dettes. „Nos pères, lui signifia alors le roi du Dahomey, n'ont pas cultivé avec des houes, mais avec des fusils. Les rois du Dahomey ne cultivent que la guerre“¹⁷. Les choses en restèrent là, d'autant plus qu'à l'époque, le colosse Yoruba se débattait dans des difficultés qui le mèneront d'ailleurs à sa perte.

¹⁵ Paul Hazoumé, *loc. cit.*, p. 109.

¹⁶ Bataille qui se déroula sous le règne d'Acaba (1685—1708).

¹⁷ Le Hérissé, *L'Ancien Royaume de Dahomey*, Paris 1911.

L'Agassouvi prouvait là une fois de plus, son desir de maintenir intacts son prestige et sa dignité auprès de tous ses sujets. Car si le peuple dahoméen ignorait que contrairement à ce qu'on lui disait, tous les rois, depuis Agadja, ont payé le tribut, il n'en était pas de même des cabécères.

Tout irait donc pour le mieux si Adandozan n'avait pas le malheur de s'opposer à un souverain qui avait pour empire l'argent. Il s'agissait de Francisco Félix da Souza, plus connu sous le surnom de Chacha qui devait devenir un titre dynastique.

Adandozan recevait de Francisco — un métis brésilien, dont on lira plus loin la biographie — armes, munitions et marchandises à titre de crédit. Très souvent, le trafiquant lui faisait parvenir aussi des dons généreux, pensant que l'Agassouvi lui en serait redevable en lui accordant le monopole du trafic des esclaves, ce qui ne fut pas le cas. Se faisant fort d'obliger Adandozan à reconnaître ses services, il se rendit auprès de celui-ci et lui affirma que s'il ne payait pas immédiatement ses dettes, „il romprait avec lui toutes relations commerciales, et même irait se réinstaller en pays Yoruba pour l'approvisionner abondamment en armes et munitions de guerre“¹⁸. Le Brésilien devait être très conscient de sa propre force pour tenir un tel langage à celui devant qui tous ses sujets se prosternaient, en signe de respect et d'humiliation. Le roi n'était nullement préparé à subir un tel affront. Aucune tradition ne dit qu'un souverain du Dahomey ait eu à essuyer une blessure d'amour-propre de la part d'un Européen.

Le premier moment de stupeur passé, Adandozan ne cacha pas au trafiquant son intention de lui faire payer cher son audace. „Se sentant en danger, de Souza se prévalut de sa qualité de blanc“¹⁹ en montrant sa peau claire, et de ressortissant portugais. Mais le roi d'Ahomey, impatienté par l'argumentation du métis brésilien, le fit macérer une demi-journée dans une cuve à indigo

¹⁸ Paul Hazoumé, *loc. cit.*, p. 28.

¹⁹ Lorsqu'un Européen avait maille à partir avec la justice, il était généralement expulsé du royaume. L'on acceptait cependant que certains rachètent leur faute en payant une amende. La peine de mort punissait ceux qui avaient fait partie d'un complot (M. O. Sy).

et prit un malin plaisir à l'exhiber ainsi teint, en bleu foncé“²⁰. Adandozan renouvela l'opération à plusieurs reprises. Il voulait en faire un nègre²¹. Pour parachever son oeuvre, il lui fit raser la tête.

Ne songeant plus qu'à sauver sa vie, Francisco da Souza offrit de se racheter au prix d'une forte rançon et de la remise au roi de tout ce que ce dernier lui devait. Le roi refusa mais grâce à son immense fortune, il se ménagea des complicités et quitta le Dahomey. De retour à Anêcho, où il résidait, le trafiquant résolut de réussir là où échouèrent princes et trafiquants blancs: détrôner un roi du Dahomey. Il pouvait tenter l'aventure car malgré sa puissante organisation le Dahomey n'était pas à l'abri d'un coup d'état. Mais pour réussir cette entreprise dangereuse, il fallait réunir deux conditions qu'aucun chef de complot ne remplît jamais: être riche et avoir une connaissance profonde de la mentalité et des coutumes dahoméennes. Or le Brésilien était riche et avait su s'intégrer au sein des populations de l'ancienne Côte des Esclaves. Il parlait leurs langues, connaissait leurs moeurs et leurs coutumes qu'il avait d'ailleurs adoptées, était polygame — bien que catholique — et épousait des femmes parmi les autochtones.

Quant à trouver un Agassouvi qui acceptât de remplacer Adandozan, Francisco n'avait que l'embarras du choix. Les princes étaient nombreux et le rêve de chacun était de régner avant de mourir. Il parla d'abord de son projet à Nicolas d'Oliveira, métis comme lui, qui contacta Antonio Couacou, dit Dossouyovo, interprète d'Adandozan pour les langues européennes (portugais, français, anglais). Dossouyovo était bien placé pour choisir celui des princes qui avait le plus de chance de rallier la presque-unanimité des suffrages. Il proposa le jeune prince Gankpé, connaissant les raisons qui rendraient difficile, sinon impossible le ralliement des grands dignitaires autour de l'un des autres princes.

²⁰ Dunglas, „Etudes Dahoméennes“, No 20, p. 42.

²¹ Les métis — à l'encontre des Européens — aimaient beaucoup se prévaloir de leur „peau blanche“: „Par un orgueil des plus innocents, ces Brésiliens ne veulent pas être traités de nègres“, écrit de son côté l'abbé Lafitte (*Le Dahomey*, Paris 1876).

Gankpé, „dès que la proposition lui fut faite de succéder à son frère, envoya des émissaires à Francisco da Souza. Le Brésilien ne demandait pas mieux que de se venger d'Adandozan et entrevoyait d'autres horizons pour l'avènement de Guézou²² au trône du Dahomey“²³. Pour avoir la certitude que quoi qu'il advienne aucun ne trahirait ses compagnons, les quatre compagnons contractèrent ensemble le pacte de sang²⁴, s'imposant ainsi — sous peine de mort cruelle et infâmante — „discrétion, assistance, dévouement et fidélité“²⁵. Sur les conseils de Francisco, la conjuration s'étendit aux autres princes. Le pacte, tout en les obligeant à former un front commun, leur donnait l'assurance de règne plus ou moins après l'élimination d'Adandozan. C'était notamment: Adouconou, qui en voulait à son frère de lui avoir ravi le trône; Acodoé Hounsou Codjoé Agonglo dont la mère, comme Dossouyovo, du clan Blou Ewe-Houdjiyito et originaire de Kéta, situé dans le Ghana actuel; Tométin Agonglo, qui se sentait dans cette ambiance comme poisson dans l'eau; Toffa etc... Les relations entre les conjurés étaient assurées par Nicolas d'Oliveira.

Pratiquement, l'argent ne servit à convaincre aucun cabécère. Ce furent plutôt les liens de famille et le pacte de sang qui gonflèrent l'effectif de ces importants conjurés, sans lesquels l'entreprise était vouée à un échec certain. Le mécanisme de l'application du pacte rendit inoffensifs les titulaires de charges officielles, en particulier l'Adjaho, ministre de la Sécurité et de la Police secrète. Aucun des ministres ne faisait directement partie du mouvement à cause du serment de fidélité au roi qu'ils avaient prêté chez l'Agassounon, grand-prêtre du temple d'Agassou. Mais d'autre part, pour se mettre à l'abri de trahison ou de calomnie auprès du roi — ce qui était fréquent — ils se voyaient souvent contraints de s'unir par le pacte. La défense de leurs intérêts les

²² Ou plus exactement: Guézo, nom que portera Gankpé quand il sera roi du Dahomey.

²³ Foa, *Le Dahomey*, Paris 1895, p. 19.

²⁴ Pacte d'amitié qui doit son nom du fait qu'en principe les partenaires échangent leur sang qu'ils boivent, délayé dans de l'eau, ou s'innoculent. Ainsi ils deviennent symboliquement des frères dont un sang commun coule dans les veines de chacun.

²⁵ P. Hazoumé, *loc. cit.*, p. 29.

poussait à rechercher des „frères“ en dehors de leur classe sociale. Dès lors, il devenait normal qu'un conjuré soit le „frère“ d'un membre du gouvernement. Ne pouvant trahir ni le roi ni celui auquel le liait le pacte, le ministre se voyait dans l'obligation d'observer une neutralité absolue. Si les circonstances ne se montraient pas favorables pour l'un ou pour l'autre, il retirait son épingle de jeu en invoquant les intérêts du pays.

Les personnalités pouvant gêner la bonne marche des choses étant plus ou moins neutralisées, Francisco s'efforça de faire le blocus du Dahomey. L'entreprise n'était pas difficile pour le Brésilien. Le trafic des esclaves étant officiellement aboli, il était devenu le principal fournisseur des contebandiers qui craignaient par ailleurs de fréquenter le port de Ouidah au large duquel croisaient les navires anglais chargés de les traquer. Le Dahomey connut ainsi une période d'austérité pendant laquelle le prince Gankpé recevait les marchandises les plus belles et les plus demandées. Francisco „lui envoyait des boissons alcooliques, des tissus et du tabac avec recommandation de les distribuer même aux féaux de leur ennemi commun afin de les gagner peu à peu à leur cause. Quand fut distribué le premier envoi du „blanc“, un des partisans de Gankpé se drapa d'un pagne, oh! pas bien grand, juste de quoi lui couvrir les cuisses. Ainsi costumé, il alla s'exhiber à travers les quartiers de la ville; il eut du succès; les regards et les mots d'admiration le suivaient jusqu'au loin. Ses connaissances l'abordaient et le pressaient de questions sur le prix et la provenance de ce vêtement. Il leur répondait invariablement: „J'ai reçu ce beau pagne de Gankpé. Il ne tient qu'à vous d'en avoir de semblables, notre prince est si généreux.

„Bientôt Gankpé vit accourir même ses ennemis; tous venaient recevoir de jolis pagnes, boire de bon *agoudahan* (rhum) et bourrer leur pipe d'*agoudazo* (tabac), chose qu'on ne trouvait pas chez Adandozan“²⁶.

Ces faits ne passèrent pas inaperçu du roi. Mais il ne put sévir contre le prince contre lequel il ne put relever aucune preuve de culpabilité. Il l'exila pourtant à Cana, puis à Tingué où le prince, très prudent, s'adonna à la chasse et à la culture de la terre.

²⁶ P. Hazoumé, *loc. cit.*, pp. 29—30.

Pendant ce temps, les conjurés continuaient à recevoir des marchandises et à intensifier leur campagne de propagande et de subversion. Le roi fit décapiter nombre d'entre eux. Sentant que ses ministres le trompaient, il en destitua certains et se montra sévère envers les autres. Comme son ancêtre Tegbessou, il lui arriva de sévir contre des innocents, n'arrivant plus à distinguer ses amis de ses ennemis. Les partisans de Gankpé portèrent alors à la connaissance de la population ce qui, selon eux, provoquait l'animosité d'Adandozan contre tous: Agonglo aurait désigné Gankpé pour lui succéder, Adandozan devant seulement assurer la régence jusqu'à la majorité du prince. Les ministres, qui considéraient comme leur devoir de rappeler au „régent“ les dernières volontés de son père, étaient devenus l'objet de sa haine, tandis que de grands *cabécères* subissaient les pires tourments. Adandozan, ajoutaient-ils, ne se souciait plus des commandements de Ouegbadja²⁷ car il vendait secrètement des sujets dahoméens aux négriers de Ouidah. Le Dahomey s'acheminait donc vers sa perte, car les ancêtres ne veilleraient plus sur sa destinée.

Effectivement, deux campagnes contre Fita échouèrent, l'ennemi ayant évidemment été prévenu à temps. J. Bergé, historien du pays Mahi signale en effet que les gens de Fita, contactés à l'avance, avaient tendu une embuscade aux Dahoméens et les avaient vaincus²⁸. Il en fut de même lors de l'attaque des Yoruba de Dialloulou et de Dialloulouma, qui s'étaient d'abord soumis sous Ouegbadja.

Adandozan fit faire des enquêtes par des gens qui lui étaient dévoués. Il découvrit alors le complot dans toute son ampleur. La complicité des plus hauts personnages du royaume ne faisait pas de doute. Il les condamna tous à mort. Mais ceux-ci avaient prévu ce verdict, et toutes les dispositions étaient prises en conséquence: ils se présentèrent devant leur roi qui se trouvait dans un des *honnuwa*, salle tenant lieu de porte d'entrée dans le palais, et lui

²⁷ Consulter: *Le Dahomey: Gouvernement et Administration*, in „Acta Ethnographica“, tome XII, fasc. 3—4. Budapest 1963, pp. 334—338.

²⁸ J. Bergé, *Etude sur le Pays Mahi*, „Bulletin du Comité d'Etudes Historiques et Scientifiques de l'A. O. F.“, No 4, 1928, p. 728.

signifièrent sa destitution. Non loin de là, une partie de l'armée, ainsi que des partisans portant des armes délivrées par Francisco la Souza, attendaient l'ordre d'investir le palais.

Adandozan les dévisagea tous, puis éclata de rire. Il y avait de quoi! Tous ces „*anato* fils d'*anato*“²⁹ suaient à grosses gouttes, les yeux exorbités et tremblaient de tout leur corps. Aucun d'eux n'osa avancer vers l'Agassouvi qui se leva de son siège, se déchaussa et leur dit:

— Vous êtes le roi du Dahomey? Eh bien asseyez-vous sur le trône de Ouegbadja et portez ses sandales.

— Non, crièrent-ils, horrifiés à l'idée qu'on les soupçonnait de vouloir prendre place sur le siège vénéré du Bâtisseur du royaume. C'est Gankpé le roi du Dahomey.

— C'est Gankpé le roi du Dahomey, répondirent leurs partisans qui croyaient qu'on leur donnait l'ordre de répéter un slogan.

— C'est Gankpé? Qu'il avance — répartit Adandozan d'une voix calme, mais ferme et solennelle.

La délégation se parcourut des yeux, mais inutilement. Elle semblait avoir oublié que le prince, prudent, avait prévenu qu'il ne se rendrait au palais qu'à la fin des événements. On le mit au courant de la proposition qui venait de lui être faite par Adandozan lui-même. Il hésita à prendre partie. Comment Adandozan accepterait-il de lui céder le pouvoir, alors qu'il avait fait mourir tant de personnes dans le seul but de le garder, se demanda-t-il. Ce roi, dont la profonde connaissance qu'il avait de la magie était célèbre, n'avait-il pas l'intention de l'humilier avant de le perdre?

Les ministres, de leur côté, se posaient des questions non moins angoissantes: comment avaient-ils osé perpétrer un crime que nul ne commît jamais au Dahomey (et qui d'ailleurs ne devait plus se reproduire)? Comment lutter contre Adandozan qui seul, en ce moment avait l'assistance des Esprits tutélaires? S'attaquer à lui n'équivaudrait-il pas à renier Ouegbadja au nom de qui il gou-

²⁹ Roturier fils de roturier; expression employée par le généalogiste, qui n'est cependant pas un membre de la famille royale, mais le prêtre d'un temple „fétichiste“. Rappelons qu'avant l'avènement du futur roi Guézo tous les membres du gouvernement et de l'administration étaient choisis parmi les gens du peuple.

venait? Et comment lui retirer cette fameuse amulette³⁰ sans laquelle l'Agassouvi ne peut prétendre à aucune puissance, que le royaume lui-même n'existerait plus?

Mais de toute façon il n'était plus question de revenir en arrière. D'ailleurs les princes qui entouraient Gankpé s'étaient levés. Aucune des argumentations qui tiraillaient leurs compagnons n'avait effleuré leur esprit. Décidemment, tous les Fils de Panthère ont la même mentalité: ils ne croient ni à Dieu ni au diable. La seule puissance dont l'efficacité leur paraît réelle est la force armée. Or cette fois il la détenait.

Tous se dirigèrent vers le palais, encadrant Gankpé. Adandozan fut retrouvé à la même place. Il se leva dignement, se déchaussa de nouveau et dit au prince, en lui faisant signe de s'asseoir: „Sois roi, je resterai tranquillement à l'écart. Si tu trouves quelque bonne chose pour moi dans le Dahomey, tu me le donneras. Ce sera bien ainsi“³¹.

Il expliqua ensuite à l'assemblée qui continuait à croire à un subterfuge que le Dahomey est un patrimoine dont la gérance lui était seulement confiée. Chaque roi avait la charge de le remettre intact à son successeur. C'est pour satisfaire à ce vœu de Ouegbadja qu'il avait fait décapiter nombre de ses sujets, comme l'avaient fait du reste ses prédécesseurs lorsque l'intégrité du royaume était en jeu. Mais aujourd'hui, princes et ministres faisant l'unanimité autour de Gankpé, le Dahomey connaîtrait la guerre civile s'il continuait à s'opposer à leur volonté. Or étant roi, il serait le seul responsable auprès des morts.

Adandozan était donc heureux de se débarrasser de si redoutables responsabilités — sans en avoir pris l'initiative — tout en continuant de vivre comme un roi. Sa personne étant devenue sacrée, nul ne songera à mettre la main sur lui. Il faut noter aussi

³⁰ Il s'agirait d'un oeuf, celui dont Béhanzin fait allusion dans son nom: „le monde (Béhanzin) tient l'oeuf (le Dahomey) que la terre (les états colonialistes qui cherchaient, chacun, à le conquérir) désire“. Ce serait un objet immatériel que le roi avale au moment de son intronisation. C'est parce qu'il fut emporté par Béhanzin au moment de son exil que le royaume aurait succombé.

³¹ Le Hérissé, *loc. cit.*, p. 317.

que Gankpé, qui n'a jamais été Vi-Daho, aura besoin d'être initié à son nouveau métier de roi.

Gankpé s'avança et remercia le roi. Il lui affirma que sa seule ambition était de „faire un Dahomey toujours plus grand“ comme le voulait l'une des lois fondamentales édictées par Ouegbadja³².

Tandis que les ministres observaient la scène, s'attendant à quelque intervention surnaturelle, certains princes, dont Tométin, donnèrent l'ordre aux troupes de faire évacuer le palais que les fils d'Adandozan gardaient et ne semblaient pas prêts à livrer. Après une courte lutte quelques-uns des meneurs rejoignirent Abomey pour chercher des renforts. La capitale était en effervescence; elle se divisa en deux clans ennemis: tous les Aboméens n'avaient pas été gagnés par la subversion.

Les troupes rebelles pénétrèrent dans le palais. Une lutte féroce les opposa à des femmes armées. C'étaient les chasseresses d'éléphants, qui remplissaient en même temps les fonctions de gardes du palais où ne devait séjourner aucun autre homme que le roi. La première vague, composée de guerriers d'élite, fut massacrée. Douées d'une force et d'une agilité extraordinaires, ces femmes armées empoignèrent les autres assaillants accourus pour remplacer leurs camarades étendus sur le sol. Après leur avoir enfoncé le poignard qu'elles portaient, elles se barbouillèrent la figure de sang. Les guerriers qui en avaient le moyen prirent la fuite. Adandozan et Gankpé accoururent. Les grands-cabécères implorèrent l'intervention de celui qui venait d'abdiquer. Il donna à ses fidèles gardes-du-corps l'ordre de déposer les armes. Il désigna Gankpé et leur dit que c'est à ce prince seulement, désormais roi du Dahomey, qu'elles devront obéir. Leur attitude ne trahissait aucun étonnement, aucune émotion. Sur l'ordre de l'une d'entre elles, elles formèrent un demi-cercle autour de Gankpé, lui faisant comprendre ainsi qu'elles se chargeaient désormais de sa sécurité. Celui-ci avait besoin d'une telle vaillance et d'une telle fidélité au moment où il montait sur le trône par la grâce d'un Blanc, donc un „insupportable comme tous les fils de Blancs“, des princes, ces éternels comploteurs, et enfin de hauts personnages traîtres à l'égard de celui qui les avait comblés de richesses. De ses fem-

³² Cf. Moussa Oumar Sy, *loc. cit.*

mes intrépides qui avaient mis en déroute des guerriers triés sur le volet, Gankpé en fera non seulement sa garde-du-corps, mais aussi les célèbres Amazones du Dahomey.

Mais de sinistres nouvelles arrivaient d'Abomey³³. La guerre civile, tant redoutée par Adandozan, y faisait rage. Le prince Daâpo, fils aîné d'Adandozan, dont les partisans étaient nombreux, livrait au camp adverse une lutte sanglante. Sachant que l'accommodement qui était intervenu entre son père et Gankpé le laissait dans ses droits d'héritier présomptif, il refusait de baisser les armes.

Le début de confidences révélées par Adandozan amena Gankpé, devenu roi de par son acceptation de chausser les sandales de l'ancêtre vénéré, à rechercher une solution qui arrêterait le sang qui coule. Il entra alors en négociation avec Daâpo, qui lui envoya une délégation composée de ses frères. Il fut convenu que ce dernier garderait ses prérogatives d'héritier présomptif et irait s'installer à Ouidah. Les deux princes contractèrent le pacte de sang, qui garantissait cet accord. Adouconou invita alors tous les princes à se réconcilier. Il fit apporter une jarre dont les parois étaient percées de trous. Les membres de l'assemblée composée uniquement de princes, furent priés de la soulever. Adouconou³⁴ y versa de l'eau, qui fuit, naturellement. Il leur conseilla de boucher les trous avec leurs doigts. Cette fois, l'eau ne s'écoula pas, et il conclut en ces termes: „Le Dahomey, créé par nos ancêtres communs est comme cette jarre percée; il est en train de perdre tout son contenu. Seule l'union entre tous ses fils arrêtera son hémorragie et rendra possible la réalisation des commandements de Ouegbadja“³⁵.

*

Le prince Gankpé, maintenant roi Guézo, délégua le prince Tométin et Nicolas d'Oliveira auprès de Francisco Félix da Souza, l'invitant à se rendre à Abomey. Le trafiquant, méfiant, „fit un

³³ Les palais des rois du Dahomey, qui forment un groupe, ne se trouvaient pas à l'intérieur de la capitale, comme c'est le cas aujourd'hui, mais un peu à l'écart.

³⁴ Et non Gankpé, futur roi Guézo, comme le veut la tradition officielle.

³⁵ La jarre passoire est devenue le symbole de l'unité au Dahomey.

pacte avec Tométin afin de s'assurer de sa bonne foi et mettre sa personne en sûreté contre toute trahison et une agression éventuelle“³⁶. Il prit une précaution supplémentaire en se faisant escorter par une garde imposante composée de fusiliers. Guézo se porta à sa rencontre, honneur qu'aucun roi du Dahomey ne témoigna à une personne. De grandes fêtes furent organisées. C'est à cette occasion que le roi nomma Francisco Grand-Cabécère, sous le nom d'Adjinakou (l'éléphant)³⁷. Ce mot est tiré de la phrase allégorique suivante, prononcée par Guézo: „*vo koliko kpon Adjinakou klanklan*“, c'est-à-dire: „en vain l'hyène veut du mal à l'éléphant“. Mais le Brésilien sera plutôt connu sous le surnom de Chacha dont l'origine et la signification sont restées une énigme, comme le lecteur le constatera plus loin. Guézo lui accorda le monopole du trafic des esclaves. Sa richesse et sa puissance furent telles que les Européens lui attribuèrent le titre de vice-roi de Ouidah et que nombre de généalogistes firent de lui le Premier ministre du roi.

Cependant, Francisco n'était ni content ni rassuré. Les conjurés non plus. Ignorant que Guézo avait encore besoin d'Adandozan pour faire son apprentissage de roi et lui soutirer des secrets et des amulettes sacrées, ils furent mécontents de le voir se rendre très souvent auprès du roi déchu, confortablement installé, et traité selon son rang. Déjà le Chacha s'était rendu „auprès du roi qu'il trouva chez Adandozan. Celui-ci ne répondit pas au salut de Francisco qui, se tournant vers Guézo, dit: „Si je te donne des boissons, il en boit, et si je te donne des choses à manger, il en mange; si je viens vers toi, il ne me regarde pas: est-ce pour cela que tu m'as fait venir?“³⁸. Gavoy ajoute qu'une fois seul avec Francisco, Guézo lui dit: „La dispute viendra“.

En effet, dès que Guézo fut satisfait, il décida de passer aux actes en dénonçant tout d'abord l'accord intervenu entre le prince Daâpo, fils aîné d'Adandozan, et lui. Mais comme cet accord était

³⁶ Achille Féraud: cité par P. Verger, in *Les Afro-Américains*, I. F. A. N., Dakar 1953, p. 32.

³⁷ Au moment de leur nomination, les cabécères recevaient du roi un nouveau nom, comme ce dernier au moment où il montait sur le trône.

³⁸ Gavoy, *Histoire de Ouidah*, inédit. I. F. A. N. Porto-Novo.

garanti par le pacte de sang qu'il n'osait violer, il employa un stratagème. Daâpo, demeuré prince héritier suivant ce pacte, jouissait à Ouidah de ses prérogatives qui lui permettaient de prélever „sur tout cadeau la part qu'il lui en plaisait de s'adjuger“. Il avait donc „conservé cette habitude bien que ce droit appartint à Badohoun, fils de Guézo, qui jusqu'alors avait semblé assez indifférent à cet empiétement sur l'un de ses privilèges³⁹. Chapitré par son père, Badohoun guetta la première occasion et rappela à Daâpo⁴⁰ que, n'étant plus rien, il n'avait plus aucun droit. Daâpo, irrité, rassembla ses frères et ses partisans, essaya de soulever le peuple et mit le feu à la case de Guézo.

„C'est ce que Guézo cherchait. La dispute promise à Francisco se produisait. Il fit arrêter toute la famille d'Adandozan, sa mère, ses femmes, ses fils et ses filles et les donna à Francisco pour les vendre au premier négrier qui se présenterait“⁴¹. Les partisans d'Adandozan tués, vendus comme esclaves ou incarcérés à jamais dans les prisons d'Etat, le nouveau régime accusa le roi déchu des pires cruautés pour légitimer les excès qui furent commis. On raconta beaucoup de choses sur le malheureux Adandozan.

Les rois qui régnèrent par la suite étant tous de la descendance de Guézo, la tradition officielle noircit de plus en plus sa mémoire au point de faire de son nom un „synonyme de débauche honteuse, de sadisme et de déchéance“⁴².

„Selon ses détracteurs, écrit Dunglas, le roi Adandozan... prenait indifféremment ses victimes, dit-on, parmi les esclaves, ennemis asservis, comme parmi les Dahoméens libres. On raconte que de temps en temps, il faisait livrer vivant un malheureux à des hyènes affamées qu'il faisait élever dans un réduit du palais, et qu'il se régalaient au spectacle de cette atroce agonie. D'autres fois, rencontrant sur sa route une femme en état de grossesse avancée, il pariait avec un cabécère de son entourage sur le sexe de l'enfant à naître. Après quoi, il faisait vérifier sur-le-champ par

³⁹ L'auteur ignore l'accord intervenu entre Guézo et Daâpo.

⁴⁰ Gavoy écrit Dako, ce qui est une erreur.

⁴¹ Gavoy, *loc. cit.*

⁴² P. Hazoumé, *loc. cit.*, p. 27. Il est à souhaiter que l'auteur dahoméen donne des preuves de ce qu'il affirme ainsi, tout en négligeant des opinions essentiellement localisées et unilatérales.

éventration de la malheureuse mère. Certains jours, il obligeait, sous menace de mort deux vieillards à se battre à coups de bâton et riait aux éclats de les voir se porter maladroitement des coups. Il fit émasculer des individus qui lui paraissaient trop efféminés. La liste de ses barbares fantaisies s'allonge ainsi démesurément si l'on écoute les traditions locales“⁴³. Par contre, poursuit l'auteur, „si l'on s'en tient aux récits des Européens, on y trouve plus de fantaisies que de véritable barbarie“. Il cite Sir Richard Burton qui mentionne la punition infligée à un *cabécère*: Adandozan défendit à celui-ci „de se faire raser, de tailler ses ongles“⁴⁴ et même de se laver pendant un certain nombre de lunes, et, dans cet état de saleté, ce cabécère dut venir tous les jours s'asseoir plusieurs heures devant la porte du palais, pour que le public put le voir dans cet état de saleté“⁴⁵.

*

Pour des raisons de politique intérieure aussi bien que pour prévenir un nouveau coup d'Etat, Guézo interna Adandozan dans la célèbre prison de Hédjenamonu⁴⁶, où l'ex-roi continuait cependant à être bien traité. Pendant ce temps une campagne systématique de dénigrement était dirigée contre lui et sa famille. Son nom fut rayé de l'histoire officielle du Dahomey. L'on entretint parmi le peuple l'idée d'un Adandozan dont les crimes furent tellement odieux qu'aujourd'hui encore les Dahoméens n'en parlent qu'avec gêne et répugnance. C'est pourquoi l'on ne connaît pas grand-chose de l'histoire de ce roi, „usurpateur“ pour la masse qui ne connaît souvent de l'histoire du Dahomey que ce que lui débite journellement le généalogiste de la dynastie, „ré-

⁴³ Dunglas, *loc. cit.*, pp. 35—36.

⁴⁴ Signes de deuil. Il est même possible que le cabécère ait seulement eu honte d'avouer à l'Européen qu'il se pliait ainsi sous les exigences de la coutumes. La mentalité de cette classe sociale était la même que celle de certains de nos intellectuels...

⁴⁵ Cité par Dunglas, *loc. cit.*

⁴⁶ *hé-dje-na-monu*: „oiseaux seulement voir chose“, c'est-à-dire: les murs sont si hauts que seuls les oiseaux, qui les survolent, peuvent voir ceux qu'ils abritent. Y étaient incarcérés les condamnés à la détention perpétuelle.

gent“ pour ceux qui voyaient la nécessité d'expliquer le choix fait par Agonglo avant de mourir ⁴⁷.

Adandozan ne se plaignit de rien dans la prison où il se trouvait. Une fois que les passions s'apaisèrent, Guézo l'y retira, le transféra au village de Djimé situé non loin d'Abomey et fit de lui le précepteur de son fils Badohoun. Plus tard, celui-ci lui confia à son tour l'éducation de son fils Nakadjian plus connu sous le nom de Condo, et de son neveu Dassi. Les deux premiers devinrent rois du Dahomey sous les noms de Glélé et de Béhanzin, le troisième, roi de Porto-Novo sous le nom de Toffa...

Adandozan „vécut fort longtemps dans sa demi-captivité de Djimé; toutes les traditions d'Abomey sont unanimes pour affirmer qu'il survécut à son frère Guézo de quatre à cinq années, ce qui nous donnerait 1862 ou 1863 comme date de sa mort“ ⁴⁸.

Guézo ne révoqua presque aucun des hauts fonctionnaires, prétextant qu'ils lui avaient été fidèles. En réalité, c'était là un moyen commode de mettre à l'écart les princes auxquels il fallait enfin donner leur part du... „patrimoine commun“. Les Agas-souvi occupèrent des postes dans tous les domaines du pouvoir, mais ils furent étroitement encadrés et surveillés de près. Dans l'armée, les grades de *matro* et de *aouigbamé* ⁴⁹ furent créés pour eux. Ce furent plutôt des postes honorifiques car ni l'un ni l'autre ne devait avoir l'occasion de conduire l'armée en l'absence du *gaou* et du *kpossou*.

On trouva à grand'peine des postes pour tous les grands-*cabécères* qui furent nommés. Les attributions des hauts fonctionnaires furent souvent des moins bien définies. A vrai dire elles consistèrent surtout à se surveiller les uns les autres. Mais la

⁴⁷ L'histoire officielle ne mentionne pas l'oeuvre accomplie en 20 ans de règne dont toutes les réalisations concrètes sont attribuées à Guézo. Il est juste de dire cependant que certains membres de la famille de Guézo reconnaissent — sous le sceau du secret certes — qu'il fut un grand roi; de nombreux prêtres aussi, Adandozan ayant implanté au Dahomey des temples devenus très puissants.

⁴⁸ Dunglas, *loc. cit.*, p. 49.

⁴⁹ *Matro*: adjoint au *gaou*, généralissime; *aouigbamé*: adjoint au *kpossou*, général de l'armée dahoméenne. Cf. Moussa O. Sy, *loc. cit.*, pp. 347—349.

fortune et les honneurs ne le firent pas défaut. Guézo les enrichit par le trafic des esclaves et conféra au titre de *cabécère* un prestige sans précédent. Nommé par le roi au cours d'un cérémonial qui rappelait l'accession de celui-ci au trône, ils étaient dotés d'un nom transmissible, en principe, à leurs descendants. Ils portèrent en outre des insignes: toge, grand parasol orné d'idéogrammes désignant leur nouveau nom de noblesse et figurant leurs armoiries, siège — comme celui du souverain, mais en plus petit format — bracelets en argent, hamac, pipe ⁵⁰, etc....

Adjihoumey Awessou: Était-il déjà gouverneur de Ouidah où il prit une part active dans le coup d'Etat? Les traditions ne sont pas d'accord à ce sujet. Toujours est-il qu'il inaugura le titre de Hounnon, qui faisait de lui Vice-roi de Ouidah.

Tomêtin Agonglo: devint une sorte de ministre d'Etat sans portefeuille — certains disent Vice-roi — avec résidence à Ouidah où Guézo déversait le trop-plein de ses frères conjurés dont il ne savait que faire. Ses attributions lui paraissant sans doute des plus vagues et son pouvoir assez limité, il se mit à comploter en vue de détacher du Dahomey sa capitale économique ⁵¹ et les régions avoisinantes, et s'en proclamer le roi. La conjuration dont il était le chef fut étouffée dans l'oeuf. Les membres de sa famille furent exilés au Togo actuel, tandis que nombre de ses frères conjurés, qui n'avaient pas eu l'occasion de prendre le large furent décapités.

Acodoé Agonglo (fils d'Acodoé Hounsou Codjoé, ou celui-ci?) remplaça Tomêtin. Le roi du Dahomey suspectait sans doute son „frère“ Francisco, car Acodé fut délégué auprès de Dossouyovo, lui-même délégué auprès du Brésilien en qualité d'interprète. Acodoé épousa plus tard Sissamévè Amba Francisca, fille de Dosouyovo. Lui et ses descendants seront intimement liés à l'histoire du Dahomey.

Nicolas d'Oliveira: de son vrai nom Nicolas Olivier de Montagnerre, était le fils de l'ancien Directeur du Fort français

⁵⁰ Pipe de cérémonie, à tuyau très long pouvant atteindre 50 cm.

⁵¹ Ouidah, grand port négrier, connu aussi un commerce intense d'huile de palme. C'est dans cette ville que résidaient les Européens qui, en leur qualité de Directeurs de Fort, représentaient les compagnies négrières et étaient les agents diplomatiques de leur pays.

de Ouidah (1776—1786). Il fut l'un des enfants que Monsieur Olivier de Montagner eut de son union avec une métisse nommée Sophie. Les habitants de Ouidah ayant pris l'habitude de nommer le fondateur de la collectivité par son prénom — il en a de même pour da Souza — l'appellation „Monsieur Olivier“ prévalut. Mais ses descendants, apprenant que la particule „de“ leur „conférait le titre de prince⁵² au pays des Blancs“, imposèrent „M. d'Olivier“, à défaut de „M. de Montagner“ qui n'avait pas de chance d'être adopté du public. Plus tard, emportés par „cette sorte de brésilianisme“ dont parle Gilberto Freyre, ils donnèrent à leur nouveau nom une consonnance portugaise. Le nom patronymique de la collectivité devint d'Oliveira.

Guézo anoblit Nicolas en prononçant la phrase suivante, de laquelle sortit son nom de cabécère⁵³: „a dô mon n'Akpodji bè son lan kloklo“: „grâce à toi Akpodji (autre nom de Guézo) s'est approprié un gros gibier“⁵⁴, gibier désignant Francisco. Il le nomma Conseiller du roi pour les affaires commerciales. Grâce à la protection royale le trafic des esclaves, auquel l'avait initié son père, l'enrichit à tel point que ses louangeurs dirent de lui: *ganvè vè hounto houè é dé*: „le métal rouge ne se trouve que chez le père des bateaux“. Ainsi ils avaient fait de lui le propriétaire des négries — le comparant de ce fait à Francisco lui-même — qui lui rapportaient tant d'or. Le mot *Ganvè* finit par désigner le quartier actuel de Ouidah, où se trouvait sa résidence⁵⁵.

Antonio Couakou Dossouyovo: autre figure marquante du coup d'Etat de 1818. Ancien serviteur des Européens, des Français surtout, il avait adopté leurs gestes, leurs démarches et employait le plus qu'il pouvait de mots issus de leur vocabulaire. C'est pourquoi les Dahoméens le surnommèrent Dossouyovo:

⁵² Notons à ce propos que Nicolas, aussi bien que ses descendants ne sont issus d'une famille régnante, mais plutôt les descendants de sa soeur qui épousa le roi Agonglo. Ils eurent des enfants, dont le prince Ahopê.

⁵³ Ce fut cependant le patronyme d'Oliveira qui prévalut.

⁵⁴ Selon Casimir Agbo. Achille Féraud reproduit la version suivante: „Dieu (en l'occurrence Nicolas) guida Akpodji pour pêcher un gros poisson (Francisco)“.

⁵⁵ Ne pas confondre avec le quartier Boya, fondé par son père.

Dossou (prénom), Yovo (Blanc), en d'autres termes: „Dossou l'Européen“. Ce surnom devint le nom patronymique de la collectivité fondée par lui. Il ne tarda pas à se faire baptiser.

Après l'avènement de Guézo, il fut chargé, avec le Migan⁵⁶ Atindébakou, d'une mission auprès des pays négriers de l'Amérique du Sud. Il s'agissait, a-t-on dit, de retrouver la mère de Guézo qui aurait été vendue comme esclave par Adandozan.

Selon Paul Hazoumé, „la première fois, ils visitèrent le Brésil. Au cours du second voyage, ils se rendirent aux Antilles, séjournèrent quelque temps à la Havane où, leur avait-on dit, était expédiée la majeure partie des cargaisons d'esclaves vendus sous le règne d'Adandozan. Mais les émissaires parcoururent en vain toutes les plantations des Antilles“⁵⁷.

Interrogé par Pierre Verger, M. Ambroise Dossouyovo, petit-fils du Chargé de mission déclara de son côté: „C'est bien Nan Agontimé elle-même qui fut retrouvée par mon grand-père. Mais c'est à Cuba que les envoyés dahoméens attendirent trois ans pour retrouver un passage vers le Brésil et lorsqu'ils retrouvèrent la mère de Guézo, ils n'avaient presque plus d'argent. Dossouyovo laissa Atindébakou sur place et revint au Dahomey. Guézo lui remit 3 barres d'or; il repartit à nouveau et 3 mois après il était de retour avec la reine mère“⁵⁸. Cette version est confirmée par une tradition recueillie par Dunglas à Abomey. Elle m'a été racontée dans cette ville ainsi qu'à Ouidah où mon interlocuteur m'affirma que „grâce à Dieu aucun mal ne fut fait à l'ancienne nourrice du roi (sa mère étant décédée pendant qu'il était en bas âge). Celui qui l'acheta la considéra comme sa vraie mère et n'accepta même pas l'indemnité que lui proposèrent les envoyés de Guézo“.

Il semble en fait que la mère de Guézo n'ait jamais été vendue⁵⁹. Un peu avant l'accession de Guézo au trône, ses partisans, pour hâter la chute d'Adandozan, firent circuler la rumeur selon la-

⁵⁶ Premier ministre des anciens rois du Dahomey. M. O. Sy, *loc. cit.*, pp. 340, 343.

⁵⁷ P. Hazoumé, *loc. cit.*, p. 32.

⁵⁸ P. Verger: in *Les Afro-Américains*, Mémoires de l'I. F. A. N., Dakar 1953, p. 158.

⁵⁹ Hypothèse personnelle; je ne m'appuie sur aucune tradition.

quelle le „tyran“ aurait vendu comme esclave Agossi-Evô, la „mère“ de l'infortuné Gankpé. L'accusation était grave: de tous les rois du Dahomey, Adandozan serait le seul à contrevenir à l'une des lois de Ouegbadja qui disait que „tout Dahoméen est inaliénable“⁶⁰. De ce fait, il ne représentait plus l'Ancêtre. D'autre part, tous ses sujets devaient s'attendre à devenir esclave à leur tour.

Cette hypothèse est d'autant plus plausible que l'on comprend difficilement qu'au lieu de cette vieille femme — dont on ne dit pas le rôle joué dans la conjuration — Adandozan n'avait fait vendre Guézo lui-même dont les agissements ne lui étaient pas inconnus. Et pourquoi les membres du Gouvernement, qui affirmaient n'avoir pas exécuté de nombreux ordres criminels du roi n'avaient-ils employé aucun subterfuge — ils en citent cependant — pour sauver celle qui était considérée comme la mère de leur ami? Comment les négriers, alors confiant en l'étoile de Guézo auraient-ils pris le risque de vendre sa nourrice? Rappelons à ce propos que Adandozan n'aurait d'autre choix que de la vendre, sans s'en douter à un sympathisant de Guézo, si ce n'était à un conjuré.

On peut penser par contre que les envoyés de Guézo n'eurent pas besoin de rechercher sa nourrice dans cette jungle de plantations qu'était l'Amérique du Sud. Pour pouvoir porter contre Adandozan la grave accusation dont l'effet devait servir leur dessein, les conjurés ont pu séquestrer Agossi-Evô dans une plantation sud-américaine, ou même dahoméenne. La phrase prononcée par Guézo au moment de l'élever au rang des Kpodjito⁶¹, et de laquelle fut tiré son nouveau nom (Agontimè), tend à le prouver. L'explication que l'on donne de ce nom est la suivante: Adandozan, „dans sa haine contre son jeune frère, fit saisir la mère de ce dernier, la reine Agossi-Evô et la fit vendre à Ouidah en disant: „Elle est laide comme une guenon. Je ne comprends pas que mon père ait pu l'épouser“⁶². Au lieu de relever l'injure,

⁶⁰ Moussa Oumar Sy, *loc. cit.*, p. 335.

⁶¹ Mère de roi ou représentante de mère de roi décédée. On trouvait ainsi, dans le palais, toutes les „mères“ de roi du Dahomey, depuis celle de Dakodonou, premier souverain.

⁶² Dunglas, *loc. cit.*, p. 38 et 64.

Guézo lui aurait répondu, au moment d'attribuer un nouveau nom à sa nourrice: „Adandozan s'étonnait que mon père Agonglo ait épousé une pareille guenon. Eh bien ma mère est revenue à l'endroit où elle se plaît le plus. Où se plaisent les guenons? Dans la palmeraie des rôniers où elles trouvent en abondance les fruits odorants du rônier dont elles raffolent“⁽²⁾. Seulement il est improbable qu'Adandozan ait traité Agossi Evô de „femme de son père“, étant donné qu'elle n'avait été qu'une nourrice. Elle devint Kpodjito par le seul fait qu'il y eut un coup d'Etat qui porta Guézo sur le trône, et non parce qu'elle remplaçait une reine mère: la mère de Guézo ne le fut pas.

Dossouyovo et Atindébakou furent envoyés en mission, mais non pour une entreprise qui équivaldrait à rechercher une aiguille dans un sac de son. Pierre Verger fait remarquer en effet que, „dans son livre *Dahomé*“, le voyage de Dossouyovo nous est indiqué comme ayant un autre motif par le Major A. D. Cortez da Silva Curado qui fut commandant du fort portugais de Ouidah de 1885 à 1887“. Le Major écrit: „Aussitôt que Guézo monta sur le trône (1818), il envoya au roi Don Joao VI une ambassade qui s'embarqua pour Bahia afin de suivre de là à Rio de Janeiro. Les ambassadeurs après avoir attendu trois ans un transport pour la Cour se retirèrent au Dahomey sans pouvoir remplir leur mission“⁶³. Pas un mot sur la Kpodjito. Ce qui fait penser à un voyage *d'affaires*, de prise de contact — suggestion de Francisco, principal intéressé — auprès des autorités de l'un des rares pays qui achetaient encore, sur une grande échelle, des esclaves. Il est à remarquer aussi que Guézo et Francisco avaient

⁶³ P. Verger: in *Les Afro-Américains*, p. 158. L'auteur pose à ce propos la question suivante: „Le culte des Vodoun d'Abomey aurait-il été apporté à Saint-Louis de Maranhon par la mère de Guézo? „L'on ne voit pas trop comment une vieille esclave en aurait eu les moyens si elle ne bénéficiait pas de la sollicitude de ses maîtres. Cependant il semble préférable de penser que le culte des Vodoun royaux d'Abomey fut importé par la famille d'Adandozan que les traditions de Ouidah, plus impartiales, reconnaissent avoir été vendue. D'ailleurs bien que discrètes à ce sujet — et pour cause — celles d'Abomey ne nient pas le nombre élevé d'enfants et de gens d'Adandozan livrés aux négriers.

contracté le pacte de sang avec les ambassadeurs au moment de leur départ. Quel secret voulaient ils cacher? ⁶⁴.

De même que la Kpodjito, Antonio Dossoyovo reçut, à son retour, le nom d'Agontimè, tiré cette fois de la phrase suivante: „Lorsqu'on a planté un clou dans un rônier on ne peut l'arracher avec la main“. Le roi lui affirmait ainsi qu'il pouvait compter sur son amitié, qu'il lui retirera difficilement. Guézo voudrait-il préciser en même temps que cette amitié n'était pas indéfectible? Car le clou en question peut être enlevé avec des tenailles...

Parlant trois langues européennes, Antonio fut affecté auprès du Chacha en qualité de conseiller. Il remplissait en même temps ces fonctions auprès du roi. Son influence auprès de ces deux hommes fut immense. D'honorables familles de Ouidah, d'origine fort modeste et dont la fortune ne date guère d'avant Guézo, lui doivent beaucoup.

Son fils Hendry Dossouyovo jouera un rôle important au cours des hostilités qui opposèrent Béhanzin aux Français.

Le Chacha Francisco Félix da Souza, l'Eléphant (Adjinakou), c'est à dire l'animal qui, grâce à sa force, piétine tous les obstacles mis sur son chemin; celui qui sut réaliser un tour de force sans précédent dans l'histoire du Dahomey; le „prince des négriers“ dont la fortune fit rêver Blancs et Noirs, a ceci de commun avec tous les personnages de légende: un voile épais recouvre son passé. Cependant on sait, avec quasi certitude, qu'il s'appela toujours Francisco Félix da Souza. Il porta ensuite le *Chacha* qui devint un titre dynastique.

L'homme de couleur naquit au Brésil ⁶⁵. Il vint à Ouidah où il remplît les fonctions d'auxiliaire au Commandant du Fort por-

⁶⁴ P. Hazoumé en donne la raison suivante: „Les deux envoyés devenant ainsi les „frères“ du roi, il n'était plus douteux qu'ils mettraient à la recherche de celle qu'ils pouvaient en quelque sorte considérer comme leur mère, tout leur zèle et toute leur activité“. L'auteur prétendant qu'un „insuccès aurait pu être puni de la peine de mort“, on peut se demander pourquoi Guézo, disposant de cette menace, aurait-il tenu à ce pacte qui mettait ses „frères“ à l'abri de toutes représailles. On ne voit pas non plus la nécessité, pour Francisco de contracter le pacte s'il ne s'agissait que de cela.

⁶⁵ En 1791, selon Gavoy, mais cette date semble improbable.

tugais ⁶⁶. Il aurait démissionné ensuite de ce poste pour aller se fixer à Gbadagry, port négrier situé non loin de la ville actuelle de Lagos. Francisco y fonda un comptoir auquel il donna le nom de *Deos me adjuda*, qui signifie „Dieu m'aide“, en portugais. La phrase fut abrégée et ce comptoir devint Adjuda. Un désaccord l'opposa aux autorités locales. Il rentra au Brésil, revint sur la côte mais débarqua cette fois à Anécho. Le roi de Glidji lui concéda un vaste terrain sur lequel il fonda un nouveau comptoir auquel il donna, une fois de plus, le nom d'Adjuda. Celui-ci prospéra et devint le village d'Adjudo.

Le Brésilien épousa la fille de Comlangan, vassal du roi de Glidji et souverain d'Anécho. Il ne tarda pas à se brouiller avec ce dernier. „Francisco, écrit Pio Abanon II, eut des relations avec la femme du roi Comlangan. Ce fut une affaire terrible à la suite de laquelle Souza dut payer une amende de 10 sacs de cauris (5 livres sterling) et fut expulsé du lieu“ ⁶⁷. Francisco décida alors de priver Comlangan de son trône et de le remplacer par Akuété Zankli, le futur fondateur de la dynastie des Lawson. Celui-ci était l'intendant du roi de Glidji, et le Chargé de la perception des recettes douanières ⁶⁸. Comlangan eut dès lors de nombreux points commun avec Adandozan, grâce aux propagandistes d'Akuété payés par Francisco. C'est ainsi qu'on „raconte qu'il était extrêmement cruel et avare et refusait de payer le tribut au roi de Glidji. Devenant de plus en plus impopulaire, Comlangan finit par s'attirer la haine de plusieurs familles d'Anécho“ ⁶⁹. Un soulèvement populaire se produisit et les gens armés par Francisco chassèrent Comlangan d'Anécho. Akuété Zankli Lawson prit sa place.

⁶⁶ D'après P. Marty il arriva dans cette ville en 1788; en 1800, selon le Prince de Joinville, en 1803 selon S. F. d'A. Prado.

⁶⁷ In *Les Afro-Américains*, loc. cit., p. 29.

⁶⁸ Selon Norberto da Souza: „Les serviteurs de Comlangan s'étant permis à plusieurs reprises de tenir des propos indécents aux femmes de Francisco, celui-ci se plaignit à leur maître en lui envoyant son bâton comme l'usage l'exigeait. Comlangan le brisa en lui disant: „Je trouve Francisco agaçant comme tous les fils des Blancs“. Francisco recourut au nommé Acouété Zankli-Bossou pour châtier l'insolence de Comlangan“ (in „Etudes Dahoméennes“, No XIII, p. 18).

⁶⁹ J. Lombard, *La chefferie d'Agoué*, inédit.

Francisco venait de réussir la même opération au Dahomey. Il vint alors se réinstaller à Ouidah dont il devint le chef incontesté. Tous les grands-cabécères résidant dans cette ville reçurent l'ordre de coopérer étroitement avec le *Chacha*. Mais quelle est l'origine de ce surnom? Les explications qui en sont données sont aussi variées qu'ingénieuses.

Selon Foa, „L'origine de ce nom est due au passé du Brésilien, condamné à la déportation pour troubles politiques et émission de fausse monnaie, Francisco da Souza, qui avait quitté Bahia pour venir s'établir et faire du commerce à Wydah. Ses compatriotes connaissaient son passé, le qualifiaient entre eux, en patois brésilien, de *chanchan* qui veut dire faux monnayeur. Le mot resta, et de *chanchan* on fit *chacha*. Depuis l'usage a altéré sa signification et il est devenu équivalent de vice-roi, de chef“⁷⁰.

Pour Le Hérisse, „Chacha serait un surnom donné à Félix da Souza par les indigènes, à cause de sa démarche très vive, *chacha*“⁷¹: marcher à pas courts et pressés“⁷².

Achille Féraud explique de son côté: „Le titre de Chacha de Francisco Félix da Souza était un sobriquet par lequel les indigènes se plaisaient à l'appeler par imitation à l'onomatopée dont il se servait lui-même pour les inviter au travail (*ja-ja*) en portugais c'est-à-dire „vite-vite“⁷³.

D'après Dunglas, ce surnom fut prononcé pour la première fois à l'époque où, à la suite de sa querelle avec Adandozan, Francisco tentait de franchir — avec la complicité de Guézo — le fleuve Mono, surveillé par les douaniers dahoméens, les *dé-gbéto*. „Sur le conseil de ses payeurs, Francisco Félix fut roulé dans un matelas de fabrication locale, en tiges de joncs et de graminées, d'un modèle courant, appelé *chacha*. Au moment décisif où la pirogue s'engageait sur le fleuve, les Dé-Gbéto hélèrent les passagers, demandant: „Qu'y a-t-il dans ce gros paquet?“ Plus morts

⁷⁰ Ddoudard Foa, *Le Dahomey*, Paris 1895, p. 22.

⁷¹ Autre exemple d'apports portugais dans la langue dahoméenne.

⁷² A. Le Hérisse, *loc. cit.*, p. 327.

⁷³ Achille Féraud, cité par P. Verger, in *Les Afro-Américains*, *loc. cit.*, p. 28.

que vifs, les piroguiers répondirent: „Vous le voyez bien“. — „Un *chacha*“. Et la pirogue traversa“⁷⁴.

Citons, pour terminer — les autres explications paraissant par trop laborieuses — l'hypothèse proposée par Pierre Verger. Elle semble plus digne d'intérêt. L'auteur signale que d'après J. F. de Almeida Prado, „au début du XVIII^e siècle, le capitaine Pinto Pacheco fut gouverneur du fort „S. Jao Batista de Ajuda“ et il eut pour auxiliaire quelqu'un de Bahia du nom de Xavier da Souza“⁷⁵, auquel succéda en 1803 un frère appelé Francisco Félix da Souza“⁷⁶. Ayant ainsi attiré l'attention sur le fait qu'un Xavier a séjourné à Ouidah et fait remarquer qu'au Brésil, *Chacha* s'écrit *Xaxa* (*x* s'y prononçant *ch*), Pierre Verger suggère „Ne s'agit-il pas tout simplement du diminutif de Xavier = *Xaxa* courant au Brésil où il n'est pas de José qui ne soit familièrement appelé *Zezinho*, de Diogène (*Didi*) ou de Zacharie (*Zaza*). Il se pourrait donc que le diminutif *Xaxa* soit passé avec la fonction d'un frère à l'autre“.

Tous ceux qui connurent le Chacha ont souligné sa générosité. Casimir Agbo reproduit les lithanias qui furent dédiées au Brésilien, et dans lesquelles on relève les passages suivants: „Agô-Sou (surnom) qui d'emblée, achète l'enfant, la mère, l'époux, l'épouse“⁷⁷ rien que sur la demande qu'on lui en fait“. — „Agô-Sou, la bonne éponge qui sert à laver l'homme proprement“⁷⁸. — „Le puisage ne tarit pas le puits“⁷⁹.

John Duncan note au sujet de Francisco: „Le commandant Layton du Cygnet, navire de guerre de Sa Majesté vint à terre pour me visiter et remercier Don Francisco da Souza pour sa

⁷⁴ Edouard Dunglas, *loc. cit.*, p. 43.

⁷⁵ Au moment de se rendre à Gbadagry, il avait lui-même confié sa place à son frère Ignace (Sy).

⁷⁶ P. Verger, *loc. cit.*, p. 28.

⁷⁷ Même qu'ils ne sont pas de „bonne qualité“, Certaines familles de Ouidah, esclaves d'origine, évitèrent l'embarquement par le rachat que fit d'elles le Chacha (Sy).

⁷⁸ Il enrichit de nombreuses familles qui furent dans le besoin, créa le „quartier civilisé“ dénommé *Brésil*, où il installa nombre d'esclaves revenus du Brésil. Le quartier *Maro* (mot qui signifie „étranger“, fut créé avant, par lui, dans les mêmes conditions (Sy).

⁷⁹ Casimir Agbo, *Histoire de Ouidah*, pp. 225—226.

grande complaisance envers moi depuis mon arrivée à Ouidah, car j'avais informé le capitaine Layton de la manière dont j'avais été traité par lui. M. da Souza exprima sa satisfaction à cette reconnaissance de sa gentillesse dirigée non seulement à moi mais à tous les autres Anglais qui visitent cet endroit. Il est marchand d'esclaves depuis longtemps et ceci serait suffisant pour produire une opinion défavorable à son sujet. Mais il n'existe peut-être pas à mon avis un homme plus généreux et plus bienveillant". L'auteur pense que „même les plus grands ennemis de M. da Souza, s'ils le connaissaient, admettraient qu'il est très généreux et bon, et un parfait gentleman dans ses manières". J. Duncan ne peut s'empêcher de regretter, écrit-il, „qu'un tel homme soit impliqué dans un trafic aussi abominable que d'acheter et de vendre des êtres humains, car il porte véritablement les caractéristiques de l'homme le plus généreux et le plus humain des côtes d'Afrique"⁸⁰.

Comment abandonner ce trafic auquel il devait sa puissance et sa fortune? „Arrivé sans argent, il avait acquis une belle fortune en faisant le trafic des esclaves sur une grande échelle. Etant l'ami du roi, son pouvoir devint illimité; il obtint le monopole de la traite et du gros commerce à Wydah; il était le vrai roi du Dahomey. Sa fortune lui permit d'aider Guézo dans les expéditions auxquelles il l'excitait instamment, se réservant les prisonniers qu'il vendait et embarquait comme esclaves...⁸¹. Quoique fait en contrebande, le commerce des esclaves continua à enrichir le Chacha; on raconte qu'il avait sur la plage de Wydah des barils pleins de piastres fortes qu'il faisait transporter en ville dans des paniers, et les noirs, dans leur simplicité de ce temps-là, les couvraient de feuilles de peur que le métal ne fondit sous les rayons du soleil d'Afrique"⁸². Le Prince de Joinville signale lui aussi „ce curieux personnage, plus roi à Widah que le roi du Dahomey lui-même qui ne peut se passer de lui, car c'est le fournisseur des fusils, de

⁸⁰ John Duncan: in *Les Afro-Américains*, p. 37.

⁸¹ Pour rapporter le plus grand nombre de prisonniers, l'armée dahoméenne changea sa tactique traditionnelle de combat. Il y eut désormais moins de tués qu'auparavant, ce que les historiens considèrent comme étant la concrétisation de l'esprit humanitaire du roi Guézo (Sy).

⁸² E. Foa, *loc. cit.*, p. 19.

la poudre, pour aller en guerre, de l'eau-de-vie pour griser les amazones"⁸³. D'après J. F. d'Almeida Prado, un Anglais, contemporain du Brésilien, aurait évalué la fortune de celui-ci à 120 000 000 de dollars. Le Prince de Joinville fait remarquer de son côté qu'au moment de son passage à Ouidah (1843), les Anglais, qui luttèrent alors contre le trafic, lui avaient pris trente-quatre navires.

La relation la plus saisissante que nous avons du Chacha est sans doute celle qui a été écrite par le capitaine Canot, commandant du négrier Estrella et contrebandier notoire. „Du plus humble point de départ, il parvint à force d'adresse et de ténacité au premier rang parmi les facteurs opulents. La couleur de sa peau le secondait peut-être dans son rôle d'intermédiaire. Il aimait les coutumes des indigènes et parlait leur langue avec la plus grande facilité. Insensiblement il sut se concilier la faveur de tous les chefs et se faire regarder comme un véritable africain par les africains, quoiqu'il affectât toujours de conserver parmi les blancs les manières affables et élégantes de son pays. Chacha grandit ainsi dans l'estime de tous, et tandis qu'il obtenait les meilleures consignations du Brésil et de Cuba, le roi belliqueux du Dahomey le couvrait de sa haute protection. On prétend même qu'une sorte de pacte satanique⁸⁴ avait été conclu entre ce potentat et le célèbre facteur portugais, pacte en vertu duquel le roi s'était engagé à procurer au facteur tout ce qu'il pouvait désirer en cette vie, à la condition d'hériter de ses richesses après sa mort.

Quoiqu'il en soit à cet égard, Chacha avait certainement résolu que tant qu'il aurait la puissance d'en jouir, aucun des plaisirs de la vie humaine qui peuvent s'acheter ne manquait pas à Ajudah. Il bâtit une vaste et commode maison pour sa résidence principale dans un cite pittoresque⁸⁵, près d'un fort

⁸³ Prince de Joinville in *Les Afro-Américains*, p. 34.

⁸⁴ Il s'agit du pacte de sang, qui n'a rien de satanique, comme nous l'avons déjà expliqué. Cette opinion semble avoir inspiré de nombreux auteurs qui prétendent qu'après sa mort, ses biens furent confisqués par Guézo. On verra plus loin qu'il n'en fut pas ainsi (Sy).

⁸⁵ Il donna à l'immense résidence le nom d'Ajudah, que les indigènes prononcent *Ajudo*. Elle se composait, selon Gavoy, de plusieurs dépendances. Sa résidence personnelle s'appelait Akamahoué, et ses

portugais en ruines. Tous les comforts de la vie, tout ce que le luxe peut imaginer pour la gratification des sens abondaient dans son établissement. La Havane, Londres et Paris étaient également mis à contribution par lui. Les vins, les mets les plus exquis chargeaient sa table. Sa garde-robe aurait fait honneur à plus d'un prince; les plus belles femmes de la côte ne résistaient guère à l'appât de son or. On trouvait chez lui plusieurs billards, des tables de jeu ouvertes aux navigateurs sur la côte et qui éprouvaient le besoin de distractions. En un mot le trafiquant mulâtre vivait en Sybarite et en Sardanapale, au milieu des pompes de Satan, assez bien représenté par le roi du Dahomey.

Quand Chacha sortait, c'était presque toujours en grand cérémonial. Des espèces d'huissiers le précédaient pour débarrasser le chemin; son fou, il avait un fou en titre⁸⁶, gambadaient à ses côtés; une troupe de musiciens faisaient retentir leurs instruments discordants et une espèce de choeur chantait les louanges nauseabondes du riche mulâtre.

„Il fallait naturellement un grand nombre de navires pour alimenter de doublons et de marchandises ce Gargantua africain. Parfois des capitaines de Cuba ou du Brésil étaient retenus des mois entiers dans ce nid périlleux, tandis que leur équipage croisait le long de la côte, attendant une cargaison de noirs. En pareilles circonstances, Chacha ne négligeait rien pour l'amusement de ceux qui aimaient à tuer le temps d'une manière ou d'une autre. Ce n'était pas sa faute si ces oiseaux de passage laissaient chez lui quelques-unes de leurs plumes. Si l'un de ses hôtes avait perdu à la roulette ses meilleurs doublons et quelquefois sa cargaison tout entière, l'amphytrion le regrettait profondément, mais comment intervenir sans troubler les jouissances du plus grand nombre? Si les sirènes de son harem jouaient aux cartes leurs faveurs contre tout ou partie d'une cargaison et gagnaient, un complaisant in-

propres locaux, Singbomé. Signalons que ce n'est pas parce qu'il était pressé d'y habiter qu'il fit sécher les briques au feu, mais pour les durcir et éviter ainsi que la construction, en argile, ne tombe en ruine (Sy).

⁸⁶ Tout comme le roi. Il emprunta à la Cour d'Abomey son protocole. Guézo mit à sa disposition un bataillon d'amazones qui devaient, en principe, veiller sur sa sécurité (Sy).

cendie détruisait le frêle hangar après l'enlèvement secret des marchandises, et les dettes de jeu se trouvaient ainsi payées au détriment des armateurs⁸⁷.

On a voulu faire passer le Chacha comme ayant contribué à l'essor et au développement de l'économie rurale du Dahomey sous Guézo. Rien n'est moins sûr. Monsieur de Monléon, commandant le brick le Zèbre, écrit dans un rapport daté du 12 novembre 1844: „En dehors de son commerce d'esclaves et de ses femmes⁸⁸, ce vieillard est grand, bon et généreux; son esprit juste, délié et d'une finesse remarquable fait regretter qu'il n'ait pas appliqué ces heureuses facultés au véritable bien-être de ce pays qu'il a adopté. Je cherchai et trouvai l'occasion de le lui faire remarquer pendant la course que nous fîmes au lac. J'avais fait admirer la beauté de l'immense étendue unie, inculte, qui se développait devant moi. Monsieur de Souza s'en aperçut et s'écria: „Commandant, que de trésors perdus dans cette grande plaine!“ Ma réponse était préparée, je lui dis: „Eh bien Monsieur, quelques milliers de noirs en moins en esclavage aux colonies ou libérés à Sierra-Leone⁸⁹, jetés ici par vous qui seul pouvez opérer ce prodige dans ce pays, et vous aurez l'honneur d'avoir mis le premier cette contrée dans une des meilleures voies pour l'amener à la civilisation“. Puis j'ajoutai: „Vous feriez par la culture de cette terre, la pénitence de vos péchés de négrier, péchés qui l'ont si longtemps privée de ses bras naturels“. Il me répondit en souriant que, déjà, un commandant anglais lui avait conseillé d'abandonner la traite des noirs pour le commerce de l'huile de palme, mais qu'il dédaignait ce commerce, comme trop peu important pour soutenir la position qu'il s'était faite! Il me dit que ce que je lui proposais valait mieux, d'autant plus

⁸⁷ Capitaine Canot, *Vingt années de la vie d'un négrier*, New-York 1856. Voir aussi: *Les aventures d'un négrier-Histoire véridique du cap. Théodore Canot...*, Paris 1931.

⁸⁸ Près de 400 épouses selon l'auteur. Le Prince de Joinville lui attribue la paternité de „80 enfants mâles; on n'a pas compté les filles“.

⁸⁹ En 1811, les Anglais décidèrent unilatéralement de lutter contre la traite. Leurs navires de guerre, basés à Freetown (Sierra Leone), prenaient en chasse les contrebandiers et dirigeaient dans cette ville les esclaves qui étaient déclarés libres (Sy).

que c'était réellement la position transitoire qu'il faudrait faire prendre à ce pays pour l'amener plus tard, avec quelque espoir de succès, à l'organisation que vos philanthropes voudraient lui faire prendre, mais que les moyens proposés par eux pour atteindre ce but étaient mauvais ou trop incomplets et que, quant à lui, il était trop vieux pour entreprendre une aussi grande tâche"⁹⁰. Gavoy, utilisant les traditions de Ouidah, note cependant que Francisco „commença la culture du palmier à huile et du cocotier, mais la mort l'arrêta au moment où il allait transformer le plateau d'Agondji en une vaste cocoteraie“.

Francisco Félix da Souza mourut le 8 mai 1849, à la suite d'une longue maladie. Depuis longtemps déjà il n'était plus visible. Il avait laissé la direction de ses affaires entre les mains de ses enfants. Celles-ci étaient d'ailleurs des plus mauvaises, les Anglais étant devenus plus expérimentés sur les ruses employées par les négriers pour échapper à la surveillance de leurs navires. Sachant que le trafic des esclaves était condamné et qu'il se ruinerait plus rapidement en continuant à s'occuper des affaires du royaume — ce qui l'obligeait, en tant que grand-cabécère, à contribuer à la levée d'une armée, à faire face aux dépenses qu'exigeaient ses hautes fonctions — il prétexta sa maladie et pria le roi de nommer un autre qui s'occuperait du trafic. Sur les conseils du grand-cabécère Agbonglonfa-Ainikonkou-Azammadon Houénou⁹¹, Guézo choisit Joaquim d'Almeida, qui venait du Brésil. Joaquim eut le monopole du trafic, les fonctions administratives revenant, comme par le passé, au Yévogan („chef des Blancs“), gouverneur de Quidah.

À la mort du Chacha, de grandes cérémonies furent célébrées. En octobre encore, écrit le commandeur Forbes, „elles ne sont pas encore terminées, et la ville (de Ouidah) est encore en état de fermentation; trois cents amazones sont tous les jours sur la place tirant des coups de fusils et dansant; des bandes de féticheurs

⁹⁰ Cité par Verger, in *Les Afro-Américains*, loc. cit., p. 35.

⁹¹ Agbonglonfa... Houénou n'était pas le ministre du commerce comme il a été dit, mais le Chargé des affaires commerciales du roi lui-même: vente des produits du sol provenant des plantations royales, des esclaves prélevés des champs de culture, etc. Le nom Houénou est devenu, de nos jours, Quénoum.

paradent par les rues, précédés de dindes de Guinée, poulets, canards, chèvres, pigeons et cochons pendus vivants à des bâtons et destinés à des sacrifices. Beaucoup de rhum est distribué et toute la nuit il y a des cris, des fusillades et des danses“⁹².

Chacha II: en mars 1850, Guézo fit venir à Abomey les trois fils aînés de Francisco pour l'héritage de celui-ci. C'étaient Isidore, Ignacio et Antonio. Il accéda au désir exprimé par les membres de la famille da Souza de désigner un chef de collectivité qui serait chargé — selon la coutume dahoméenne — de la gérance des biens du défunt. Comme il fallait s'y attendre, Isidore, l'aîné, fut nommé Chacha II. Les deux autres furent faits grands-cabécères.

De la fortune de Francisco il restait maintenant fort peu: „Le jour où il avait appris la mort de son père à Ajudo⁹³, écrit Foa, en faisant tirer des coups de fusils en signe de deuil, il (Isidore) mit le feu à sa maison, et perdit dans l'incendie tout ce qu'il possédait. Des papiers importants et qui représentaient la fortune de son père confisquée temporairement à Bahia..., furent également perdus dans le désastre“⁹⁴. Augustin Tigre de Souza confirme ces allégations: „Francisco Felix da Souza avait laissé des fonds importants à la barque Joaquim Perreira Marinho de Bahia. Il ne fut pas possible aux da Souza d'Afrique de toucher cette somme faute de papiers détruits dans un incendie et à la suite de complications intervenues avec des membres de la famille restés à Bahia“⁹⁵.

Isidore continua à miser sur le trafic des esclaves qui était devenu un véritable jeu de hasard. Il n'était plus de lieu d'embarquement secret que les Anglais ne connaissaient. La plupart des gros trafiquants commençaient à prendre au sérieux l'affirmation de R. F. Burton et à suivre ses conseils, à savoir que „La prochaine décade trouvera tous les survivants dans le coton ou l'huile de palme ou réduits à rien“. Comparé à son père, le

⁹² Forbes: in *Les Afro-Américains*, p. 39.

⁹³ Près d'Anêcho, où il gérait le comptoir que son père y avait fondé (Sy).

⁹⁴ E. Foa, loc. cit., p. 24.

⁹⁵ A. T. de Souza, in *Les Afro-Américains*, p. 41.

nouveau Chacha était dans la misère. Cependant „malgré sa gêne, écrit Foa, il se fit respecter et garda toujours à Wydah un grand prestige“. Selon le même auteur, il invita à Ouidah le gouverneur portugais des îles San-Thomé et du Prince, qui fut son hôte pendant un mois. „A la suite de longs entretiens avec le Chacha, poursuit Foa, le gouverneur José Marquiz fit réoccuper militairement le fort portugais depuis longtemps abandonné, et nomma Isidoro da Souza gouverneur du fort, avec le grade honoraire de lieutenant-colonel d'infanterie de marine. Une milice composée de noirs brésiliens et d'indigènes, équipés par le Chacha, vint renforcer la garnison du fort“. Il mourut en 1858, date de la mort du roi Guézo.

DOCUMENTS ET COMMUNICATIONS

EXTRAITS DE FRAGMENTS DU *SIYĀḤATNĀME* D'EVLIYĀ ĆELEBĪ CONCERNANT L'AFRIQUE NOIRE

L'oeuvre en dix volumes intitulée *Siyāḥatnāme* (nommée aussi *Ta'riḥ-i Seyyāḥ*), écrite par Evliyā Ćelebī, grand voyageur¹, est du nombre des monuments les plus importants de la littérature géographique turque. L'auteur, Evliyā ibn Dervīš Mehmed Zillī, né à Constantinople le 10 muḥarrem de l'an 1020 (25 mars 1611), a passé presque cinquante ans de sa vie à voyager. Au cours de ses expéditions, il a visité non seulement l'empire ottoman, mais aussi certains pays d'Asie, d'Europe et de l'Afrique. La date précise de sa mort n'est pas connue. Les derniers événements décrits dans le dixième volume, se rapportent à l'année 1682, d'où la supposition des savants qu'il sera mort, probablement, en 1683.

L'oeuvre d'Evliyā Ćelebī suscita différentes objections de la part des explorateurs, celle, par exemple, d'inexactitude quant au temps. En vérité, on a de la peine à admettre qu'Evliyā ait pu réellement faire tous les voyages qu'il décrit. On lui reproche aussi un surcroît d'imagination, un penchant pour l'exagération, le manque de précision dans les dates citées, enfin une transcription par trop fantaisiste des toponymes ce qui rend parfois très difficile l'identification de tel ou tel nom. Cependant, le motif essentiel à tout de reproches, c'est le fait que les oeuvres d'Evliyā Ćelebī ne sont pas jusqu'à présent connues à fond. Pour une appréciation critique définitive il serait nécessaire d'établir une chronologie complète ainsi qu'un itinéraire de ses voyages, liés étroitement aux événements politiques de l'époque. On ne saurait non plus exclure que beaucoup d'erreurs aient pu se faufiler par faute des copistes, l'original du *Siyāḥatnāme*, comme on le sait, n'ayant jamais été retrouvé². Quoi qu'il en soit, l'oeuvre ren-

¹ Cf., F. Babinger, *Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig 1927, p. 219—222.

² L'original du *Siyāḥatnāme* n'a pas été conservé; tout au moins n'a-t-il pas, jusqu'ici présent, été retrouvé. Nous avons seulement des copies provenant du XVIII^e s. (de l'an 1720 et de 1742); cf., H. Šabanović, *Evliya Ćelebiya Putopis*, Sarajevo 1957, t. I, p. 13—14.